

tentai une fois encore de m'échapper. Une fois encore, il m'arrêta, en retournant au piano et me provoquant tout à coup à m'expliquer sur une question musicale, dans laquelle il affirmait que l'honneur de son pays était en jeu.

Vainement plaidai-je mon ignorance absolue en fait de musique, et les déplorables défaillances de mon goût en cette matière, il n'en appelait pas moins à mon jugement, de plus belle, avec une véhémence qui coupait court à toutes mes protestations : — Les Anglais et les Allemands (c'est ainsi qu'il donnait cours à son indignation) persistaient à reprocher aux Italiens leur impuissance à traiter en musique les genres les plus élevés. Les premiers parlaient sans cesse de leurs oratorios, les seconds, sans cesse de leurs symphonies. Les uns et les autres devaient-ils donc oublier son immortel ami et compatriote, l'illustre Rossini ? Qu'était donc le "Mosé" sinon un oratorio sublime, exécuté sur le théâtre au lieu d'être froidement chanté dans une salle de concerts ? Qu'était l'ouverture de "Guillaume Tell", sinon une symphonie pseudonyme ? Avais-je entendu jamais le "Moïse en Égypte" ? A supposer que je connusse tel ou tel opéra (il m'en nomma trois ou quatre) il prendrait la liberté de me demander si jamais rien de plus sublime et de plus grandiose a été trouvé par le génie d'un homme ? Puis, sans attendre un seul mot ou d'approbation ou d'objection, ne me quittant jamais du regard, il promenait à grand bruit sa main sur le piano, et chantait avec un enthousiasme orgueilleux les morceaux qui devaient enlever mon suffrage.

Pour toute interruption, de temps en temps, il me criait d'une voix farouche les titres de ces morceaux : — "Chœur des Égyptiens livrés à la plaie des ténèbres", miss Halcombe ! — "Récitatif de Moïse apportant les tables de la loi !" — "Prière des Israélites au passage de la Mer rouge !" — Ah ! ah !... Est-ce de la

musique sacrée ? Est-ce sublime, oui ou non ?... — Le piano tremblait sous ses mains puissantes, et les tasses à thé vibraient sur la table, tandis que tonnait sa forte basse-taille et que son pied lourd battait la mesure sur le parquet.

Il y avait quelque chose d'horrible, quelque chose de féroce et de vraiment diabolique dans les éclats de la joie que son chant et sa musique semblaient lui faire éprouver, comme aussi dans l'air de triomphe avec lequel il constatait l'espèce de fascination exercée sur moi, tandis qu'intimidée et comme asservie, je me rapprochais vainement de la porte sans oser jamais en franchir le seuil. Je fus enfin délivrée de cette obsession, non par mes propres efforts, mais par l'entremise de sir Percival. Il ouvrit la porte de la salle à manger, et appela pour demander ce que signifiait "ce tapage d'enfer". Le comte quitta aussitôt le piano : — Ah ! dit-il, si Percival arrive, adieu la mélodie, adieu l'harmonie !... La Muse du chant, miss Halcombe, va s'enfuir épouvantée ; et moi, vieux ménestrel chargé d'embonpoint, il me faudra exhaler au grand air le reste de mon enthousiasme !... Il passa, disant ceci, sous la verandah, mit ses mains dans ses poches, et reprit "sotto voce", dans le jardin, le récitatif de Moïse.

J'entendis sir Percival qui, des fenêtres de la salle à manger, appelait son ami. Mais celui-ci n'y prit point garde ; il semblait décidé à faire la sourde oreille. Cette "causerie tranquille" après laquelle le maître de la maison soupirait vivement, elle était encore ajournée, comme elle l'avait déjà été tant de fois, par la despotique et capricieuse volonté du comte.

Depuis le départ de sa femme, il m'avait retenu dans le salon pendant près d'une demi-heure. Comment avait-elle utilisé ce laps de temps ?

Je montai pour m'en enquérir, mais ne fis, à cet égard, aucune découverte ; et lorsque je questionnai Laura, il me fut démontré qu'elle n'avait rien entendu.

Personne n'était venu la déranger ; et la robe de soie n'avait frémi ni dans l'antichambre, ni dans le couloir.

Il était alors neuf heures moins vingt. Après être allée chercher mon "Journal" dans ma chambre, je m'installai chez Laura, et restai à lui tenir compagnie, tantôt écrivant, tantôt m'interrompant pour causer avec elle. Personne ne vint rôder autour de nous, et il ne se passa rien que de très-ordinaire. Nous demeurâmes ensemble jusqu'à dix heures. Je la quittai alors, après quelques paroles d'encouragement et lui souhaitant une bonne nuit. Elle referma sa porte derrière moi, lorsque nous fûmes bien convenues que je viendrais la voir, le lendemain matin, avant toute autre démarche.

J'avais encore, avant de me livrer moi-même au sommeil, quelques lignes à écrire dans mon "Journal" ; et en descendant au salon, lorsque j'eus définitivement quitté Laura, je résolus de n'y faire qu'une apparition, simplement pour offrir mes excuses, et de me retirer ensuite chez moi, une heure plus tôt qu'à l'ordinaire.

Sir Percival, ainsi que le comte et sa femme, y tenait séance. Le premier bâillait dans un grand fauteuil ; le comte lisait ; madame Fosco agitait un éventail autour de son front. Par un phénomène étrange, elle était cette fois très-rouge. Elle qui se vantait de n'être jamais incommodée par la chaleur, en souffrait évidemment, ce soir-là.

— Je crains, madame la comtesse, lui dis-je, que vous ne soyez pas tout à fait bien portante.

— C'est justement, répondit-elle, la remarque que j'allais vous adresser. Vous êtes pâle, ma chère...

"Ma chère" ! c'était la première fois qu'elle employait, vis-à-vis de moi, cette expression familière ! Elle avait aussi sur le visage, en articulant ces mots, un sourire insolent.

— Je souffre de la tête, ainsi que cela

m'arrive souvent, répondis-je d'un ton froid.

— Ah ! vraiment. Faute d'exercice, je suppose ? Une promenade avant le dîner, voilà justement ce qu'il vous eût fallu... Elle avait prononcé le mot "promenade" d'un ton singulièrement emphatique. M'aurait-elle, par hasard, vu sortir ? Au fond, cela m'importait peu. Les lettres, maintenant, étaient saines et sauvées entre les mains de Fanny.

— Venez fumer, Fosco ! dit sir Percival, qui se levait, regardant son ami avec une sorte d'inquiétude.

— Volontiers, Percival, quand ces dames se seront retirées, répondit le comte.

— Excusez-moi, comtesse, de vous donner l'exemple, dis-je à mon tour. Pour un mal de tête comme le mien, il n'est tel remède que le lit...

Je pris congé d'un chacun. Sur le visage de cette femme, au moment où nous nous donnâmes la main, reparut le même insolent sourire. Sir Percival ne m'accordait aucune attention. Il regardait avec impatience madame Fosco, laquelle ne semblait pas se disposer à partir en même temps que moi. Le comte, derrière son livre semblait se sourire à lui-même. A cette "causerie tranquille", sollicitée par sir Percival, un obstacle s'offrait encore : — et l'obstacle, cette fois, c'était la comtesse.

## VIII

"19 juin." — Une fois sous clef, dans ma chambre, j'ouvris ces pages, et me préparai à continuer ce qui me restait à écrire des incidents de cette journée.

Pendant au moins dix minutes, je restai sur mon fauteuil, la plume à la main, mais parfaitement oisive, récapitulant les événements des douze dernières heures. Lorsqu'à la fin, j'entamai ma besogne, j'éprouvais à la pousser plus loin une difficulté qui m'était nouvelle. Malgré tous mes efforts pour fixer mes pensées sur le sujet que j'avais à traiter, elles s'é-